

## LA MORT A L'OMBRE DE LA VIE ESSAI SUR LE PESSIMISME DE CIORAN

MIHAI POPA

**Death in the Shade of Life. Essay on Cioranian Pessimism.** Cioran is not a nihilist. He tries, making use of poetical paradoxes, to highlight the tragic condition of human life and creation: the obsession of death conceals a burning love of life. Cioran's work becomes, in this reading, a hermeneutic of love and a poetical exercise using the tools of philosophy.

**Key words:** life, poetry, paradox, death.

Emil Cioran est un penseur trop lucide (quelques-uns diraient trop sophistiqué, d'une rigueur qui fait ressortir la pensée de la normalité d'une conscience qui s'autocensure) pour pouvoir être encore pessimiste. Ce n'est pas la rigueur des « déductions » de Cioran qui démolit la vie, mais la « normalité » de la pensée oisive, en trouvant en toute faiblesse humaine un antidote contre la fausse rationalité, contre la pensée médiocre, suffisante à soi-même. Au fond, l'excès de lucidité n'a pas été nuisible pour personne et une conscience qui ne s'autodénonce glisse en hypocrisie et gèle devant les problèmes réels de la vie. Mais blâmer la vie, son naturel, ne signifie pas chercher des certitudes au-delà de la vie, lorsqu'elles se trouvent à l'intérieur de toi.

Cela signifie seulement douter méthodiquement, non sans une certaine volupté, pareil à Cioran qui s'autodénonçait à un moment donné comme étant un sceptique marqué de la rigueur et de la méthode du scepticisme classique, un sceptique par la volupté d'être sceptique, trouvant que le sceptique n'est pas nécessairement maître de soi, ainsi qu'il n'est pas maître sur la pièce d'univers qui lui a été destinée. Cioran n'est pas nihiliste et non plus un penseur froid, utilisant selon le cas l'anathème du pessimisme pour créer un problème existentiel, même plus que ça, un fait de conscience, sans dénoncer tout de même cette volupté si spécifique pour lui: la volupté d'un sacerdote exproprié auquel le dieu (ou le Seigneur) refusera le sommeil de l'autodestruction, faisant de lui le plus authentique dilettant dans le plaidoyer de l'acte final. Dans la pensée de Cioran ce n'est pas la mort qui est glorifiée, du moment qu'elle est une certitude presque géométriquement démontrée depuis le moment où l'homme naît, mais la destinée de l'homme qui glisse doucement à travers la vie et qui se complait, comme le dernier Sysiphe, à être entraîné au-dessous des lois.

En dépit du masque de sceptique du service qu'il n'emploie pas toujours avec la plus pure conviction, nous devons admettre que la pensée de « l'exilé » de Rășinari est une continuelle herméneutique de l'amour, comme une redoute à l'intérieur de laquelle il lutte contre le temps.

Pour Cioran (cela ne pouvait pas être autrement), l'amour est une antichambre de la mort, un prélude musical qui tend à se transformer en extase mais aussi un état que, dit-il, c'est seulement la musique que pourrait l'induire, en associant « l'égoïsme absolu à la plus haute générosité ».

Le temps, d'un autre côté, coule partout, il n'est pas une forme a priori de la sensibilité, mais une fatalité échappée au contrôle de la conscience, il nous mène et nous fouette comme échappé d'une grotte des vents, délié par notre curiosité coupable pour l'appétit insatiable de connaître (et de nous connaître nous-même aussi) – car seulement l'homme est avide de créer du temps et en même temps d'annuler son devenir. Le temps, pareil à l'histoire, une fois déchaîné, l'individu ne peut l'arrêter que par la mort. Cioran a perdu la perspective calme d'insertion dans le monde et dans la vie, spécifique au paysan roumain, selon l'usage, en répudiant dès l'exil parisien – au fond beaucoup plus tôt – comme il avoue au moment où il quitte Rășinari – la « dimension » existentielle roumaine de laquelle Mircea Vulcănescu a aussi écrit. Il ne partage pas l'optimisme de Constantin Noica, lui étant, à la différence de celui-ci, toujours un révolté, en se considérant dans une permanente réclusion dans la vie, tout comme dans l'histoire. D'un autre côté, Cioran est un éternel amoureux, il aime la vie furieusement, ce qui lui donnerait le droit de censurer. Même s'il ne désire pas procréer, pour n'offrir plus l'occasion d'un autre malheur, pour ne pousser un autre être dans l'abîme, il n'est pas contourné par les questions et les désillusions de l'amoureux. On peut analyser les visions et les contradictions qui déterminent Cioran à répudier la vie est la procréation de ces deux perspectives, *l'amour et le temps*.

La mise en équation de ces deux facteurs, l'amour et le temps, peut nous offrir l'un des clés du labyrinthe où nous conduit la pensée de Cioran.

L'amour est le liant de l'unité que les Grecs ont élevé au niveau de principe et ont divinisé (Aphrodite), ainsi qu'ils ont divinisé le temps (Cronos), mais si pour l'Antiquité l'amour gouverne la renaissance de l'Univers, en échange le temps le détruit. C'est pourquoi, pour prévenir l'annihilation du monde, les Grecs n'ont pas une chronologie historique mais une chronologie cyclique où l'Univers est détruit et recréé périodiquement (*Timaïos*, Platon).

Cioran est tenu captif en vie par l'amour, mais la plus subtile et torturante obsession c'est la pensée qui ne délivre pas, mais approfondit par la concentration sur le présent, la souffrance lucide. La vie nous fait conscients à chaque moment qui passe, que la mort est un élément de la vie et encore l'un fondamental : non seulement que par la mort nous accordons une chance à la substance biologique pour se perpétuer, mais, en son absence, nous ne pourrions pas aiguïser notre esprit d'observation ; c'est pourquoi, pour contrecarrer ses coups, nous exersons « la veille sans fin », l'hyperlucidité étant « la conscience comme excès ». Cioran aiguïse ces vécus jusqu'à l'approche de l'expérience de la mort, grâce à son état d'hyperlucidité provoquée par l'insomnie qui te fait capable, selon ses dires, de comprendre autrement les choses, la réalité. L'insomnie réveille le scepticisme de Cioran et le fait attentif, en même temps, aux aspects moins beaux de la vie, l'acharne, ce qui intensifie ses états de lucidité, même si l'état d'insomnie est une torture, c'est l'occasion, le moment où « sa con-

science se développe lorsqu'il commence à voir la vie telle qu'elle est, dans sa laideur. »<sup>1</sup>. Même si un état de veille maladif, en tout cas, hors du normal, comme celui produit par l'insomnie, peut approfondir les rapports au réel, pour un être hyper lucide comme Cioran – ou, comme il a été caractérisé et comme d'ailleurs il s'est caractérisé, pour un sceptique modéré – l'état d'un insomniaque est voisin d'un autre état, notamment de l'état de veille poétique. Cette affirmation peut paraître paradoxale, mais il ne faut pas oublier de rappeler que les grands poètes (romantiques et puis les nombreux cas de la poésie moderne, symboliste, etc.) assimilent leurs « visions » non aux rêveries noctambules ou à celles provoquées par les égarements à la frontière entre le rêve et l'état de veille, mais avec une recherche lucide des sens de l'existence que la veille normale, autrement dit la pensée sage, ne peut pas nous offrir. En dépit du scepticisme (modéré) ou de l'attitude pessimiste envers les choses ou les valeurs généralement acceptées de la vie, Cioran est un styliste et un raffiné du discours, fait remarqué prématurément, mais aussi un philosophe (sceptique) atypique. La philosophie pratiquée par lui, qu'on ne peut pas encadrer comme discipline, ni dans la zone du discours classique (en ce sens, Cioran peut tout de même être rapproché de certains penseurs, ayant un style plus particulier de philosophie, comme Nietzsche, ou encore des philosophes existentialistes français) est dans une continuelle recherche et raffinement de l'expression, du discours, qui quelquefois paraît précieux (même s'il est extrêmement claire et logique) exercice pratiqué par les grands esthètes et aussi par les poètes authentiques.

On peut dire que le sceptique Cioran (qui n'est pas nihiliste que par expression) peut être assimilé au poète qui ne peut pas évader de la philosophie, même s'il y a des philosophes qui lui contestent l'appartenance, au moins dans le sens commun, à quelque courant, école ou doctrine philosophique. Ce que je veux dire c'est que, tout de même, en dehors d'une autre grande obsession déclarée par Cioran, notamment le temps (et, en subsidiaire, l'histoire, le devenir qui refuse à l'individu la réalisation de l'anatomie morale, en tout cas, l'optimisme au moins dans la zone du devenir sociale), son obsession primordiale c'est celle du mot, de l'expression qui puisse refléter sinon justement, au sens de la logique classique, au moins suggestivement les doutes les plus profonds de l'homme refusé par l'histoire (et par la vie, en général).

Cioran transforme l'écriture dans un culte, comme les poètes authentiques, sans devenir un esthète, un styliste au sens commun (et vulgaire) du terme. Probablement en refusant au jugement, à la raison sage le droit de gagner dans la lutte de la connaissance, il ne refuse pas la foi dans la force du mot de décrire les états les plus profonds (tragiques quelquefois) du devenir de soi et du devenir en général, en multipliant et raffinant les paradoxes jusqu'à un état poétique. Voilà, je crois, le grand amour (sinon, l'obsession) du rébèle Cioran : même s'il déclare qu'il n'aime pas la vie, il multiplie ses tentations pour la provoquer à s'ouvrir non vers une connaissance rationnelle (le sceptique de lui la refuse), mais vers une connaissance plus proche de l'état et du vécu poétique.

---

<sup>1</sup> Marius Dobre, *Certitudinile unui sceptic – Emil Cioran*, București, Editura Trei, 2008, p. 54.

Même si le « temps poétique » de l'aventure, du témoignage, de l'existence entravée par des lois ou des rigueurs pratiques – promet une évadation, le sceptique Cioran ne peut pas être honnête jusqu'au bout avec soi-même. Le recours à la rigueur – ou l'excès de rigueur ne laisserait plus d'espoir pour nous *situer* au temps du témoignage de l'élévation poétique ; c'est pour ça qu'on peut refuser l'accès à l'état spécifique de ce type de création pour l'auteur de ces « élégies » du désespoir. Mais la poésie – comme la philosophie généralement – n'a pas une forme fixe, même si avec le temps tant de poétiques sont apparues, mais qui ne sont pas (et ne peuvent pas être) que des prescriptions pour les neveux. Qu'il ne s'agit pas d'une chute dans un temps ignoble, mais, au contraire, d'une continuelle élévation, vers une vérité qui ne nous appartient pas, nous le prouve le permanent déchargement des sens des mots, des sens décisifs métaphysiques. La vérité cherchée ne peut pas être trouvée dans une seule direction, *au-delà*, elle est *ici* et doit être regardée en face. Le seul espoir de « salut » est, comme pour Orphée refusé par l'enfer, que Cioran tourne ses regards vers l'intérieur du monde humain, en scrutant les mechancetés de l'enfer quotidien.

On peut faire des comparaisons ou des rapprochements entre les esprits ou les biographies, surtout lorsque d'une manière ou de l'autre, nous trouvons un liant – spirituellement parlant – entre des œuvres d'exception : l'idée, l'expérience de la recherche des sens durant l'existence. De ce point de vue, la philosophie – et Cioran est un philosophe moderne aussi « rigoureux » dans ses recherches de faire correspondre les sens d'une manière inattendue pareil à d'autres « inadaptés » des autres domaines de la pensée – rencontre la poésie et l'art généralement. L'expérience artistique du créateur – je me réfère ici à Brâncuși – peut être décrite, de point de vue spirituel, par opposition à la création de celui qui se laisse défini par des sens (historiques, théoriques) tout prêts, provenant de l'extérieur. Cioran comme Brâncuși en 1907, après avoir essayé par *Rugăciunea* (La prière) de rompre avec l'influence de Rodin, il rompt avec soi-même, en jetant l'un après l'autre les vêtements des anciennes philosophies, se métamorphosant, regardant la mort en face. Au fond, comme le « paysan » de Rășinari, auquel il s'identifie encore, de point de vue de l'esprit, il revient, par chaque « défiguration » scientifique, aux origines.

De cette manière procède Brâncuși. « L'instinct » philosophique, l'ontologie dans sa dimension roumaine décrite par Mircea Vulcănescu<sup>2</sup>, leur dit, à tous les deux, que la mort se trouve à l'ombre de l'existence, que la mort régénère la vie. Rien de plus naturel que mourir, le fait en soi est un passage et non pas une humiliation ou une erreur existentielle.

Tout doit se passer naturellement, il faut accepter qu'il y a un « au-delà » ici même, ne pas contourner la mort comme un défaut, mais la sublimer artistiquement ou idéalement. La vie est un équilibre continu, une danse sur le tranchant étroit des questions métaphysiques qui, paradoxalement ne te conduisent au-delà de l'existence, mais t'avertissent de t'arrêter ici et d'observer les indices de ton existence finie ; en

---

<sup>2</sup> Mircea Vulcănescu, *Dimensiunea românească a existenței*, éd. soignée par Mircea Diaconu, București, Editura Fundației Culturale Române, 1991.

renonçant à tous les autres indices ou normes, créer, par la renonciation au monde, un double mur et derrière celui-ci qu'il résulte un vide existentiel qui capte ton attention et la tienne captive à l'intérieur. Mais ce n'est pas l'intérieur qui serait la cible préférée de Cioran et d'autant moins de Brâncuși. Même si le monde du créateur est hanté par les spectres ou les idôles du désespoir ou de l'impuissance, confrontés à la réalité concrète, fruste, aux problèmes existentiels quotidiens, son intérieur passe au-delà des limites autoimposées ou prescrites par la tradition, les lois ou les normes.

La vie impose ses propres lois. Personne ne pourra se considérer sauvé s'il ne s'avoue, s'il n'est pas honnête avec soi-même, et « l'honnêteté » ne peut pas être conventionnelle. Avec tant d'exemples de grands révoltés qui se moquent de l'ordre sage – quelquefois ridicule, autrefois tragique – de l'existence du monde, Cioran, un révolté drôle et génial (traits qu'on peut attribuer aussi à Brâncuși) n'épate par des défis paradoxaux. Il répudie la métaphysique de type classique. Mais sa peur n'est pas antimétaphysique, mais antitotalitaire. On peut parler d'une tyrannie de la métaphysique, de celle que nous acceptons par trop de bonne volonté, par correctitude idéologique le plus souvent ; chaque fois que les doctrines, les systèmes ne se transforment en des idéologies, devenant parallèles à l'existence, construisant des existences fictives non-viables !) Ce fait est imputé souvent à la philosophie, pas à celle importante, nous devons reconnaître, mais aux philosophies de circonstance. Au fond ce n'est pas la métaphysique qui a entravé l'existence – celle-ci, au contraire, a libéré l'esprit – mais notre oisiveté spirituelle.

Il faut invoquer un état de veille, élever des temples pour l'Idée, mais pas de ceux qui s'écroulent au premier attouchement du doigt, des temples blanchis à la chaux ou ceux bâtis en briques en torchis, non plus ceux qui, surchargés par un dieu infatué et hostile oublient ses progénitures égarées, nous écrase ou nous suffoque avant de s'écrouler. Ces temples peuvent devenir des temples de la mort. Mais la mort peut être créatrice – telle qu'elle est regardée par le paysan roumain qui la raille toujours et l'attire dans une besace, en la trompant. La mort se trouve auprès de la vie lorsque l'esprit de la vie succombe, s'ossifie..., s'ennuie. Mais comment peut-on stagner spirituellement ?! C'est la réplique de la part d'un connaisseur autosuffisant. Que cela serait possible ce n'est pas une nouveauté, que souvent l'esprit renaît de ses propres cendres, en réussissant de sortir des entraves des tautologies ou tendent le pousser les disciplines, c'est un vrai miracle de la vie<sup>3</sup>. Nous sommes tous fatalement menés vers le rendez-vous avec la mort, mais on ne peut nous prescrire jamais le droit de l'affronter. Si elle le fait par ses propres moyens, par l'ossification autoimposée et tacitement acceptée de l'esprit qui te visite de ton vivant, si tu te momifie avant l'extinction, on peut considérer que tu as mérité ce destin. Ce genre d'ennuie existentiel était devenu en quelque sorte une mode du siècle passé. De l'autre côté, il y avait aussi des héros ou des maîtres, des condottieres du destin qui persiflaient la mort non par des arguments positives, mais par des scintillations de génie : des vagabonds de l'esprit, tels que Cioran ou Brâncuși, on peut dire. Ils sont menés par une Idée.

---

<sup>3</sup> Constantin Noica, *Schiță pentru istoria lui Cum e cu puțină ceva nou*, București, Editura Humanitas, 1995, pp. 7-21.

On pourrait dire que le thème que nous avons soumis à l'investigation est trop peu touché dans ces quelques pages. L'idée sur laquelle ce thème est fondé – la mort qui stimule la vie, car la mort est toujours en contradiction avec chacune de ses options – est dès le départ destinée à produire un fiasco, soit en ce qui concerne l'investigation rationnelle (la mort confrontée à la vie a mené à des conclusions irrationnelles) soit en ce qui concerne « l'intuition » poétique. Je crois, tout de même qu'en poursuivant les indications de Cioran, qui ne s'oppose à une définition rationnelle de la réalité, nous devons accorder une chance minime au philosophe sceptique. Le scepticisme est vulnérable en tant qu'attitude générale et option existentielle. C'est pour ça qu'on doit opposer au doute – de tout type qu'il serait et surtout au doute sceptique de la démarche philosophique – le doute d'origine poétique qui laisse toujours ouverte une porte par laquelle le miracle de l'existence puisse pénétrer et stimuler les demandes. Il s'agit enfin, dans les « investigations » du type Cioran non d'un abord rationnel de la mort mais d'une dénonciation lyrique du moi confronté toujours à l'idée de la mort, un lyrisme qui pourrait être absolutisé et converti linguistiquement, mais non par une simple prolifération verbale, mais par la stimulation des idées. Une histoire des idées peut être encore considérée aussi comme un permanent rapprochement de l'Être, du point de vue de Parménide. Distinguer les idées valables dans le discours philosophique, dès les Grecs, a constitué la pierre angulaire de l'épreuve qui a provoqué la création de tout système (philosophique) de connaissance. Mais chez les Grecs aussi, et surtout dès Platon, la dialectique des idées a dû tenir compte aussi du néant. Nos affirmations ne pourront pas tenir compte de ce qu'il existe si elles ne tiennent pas compte aussi de ce qu'il n'existe pas (ou de ce qu'*il serait possible* d'être), autrement dit, tout discours n'habille pas un seul vêtement, ne choisit pas un seul chemin, mais tient à justifier, comme histoire des idées, tous les domaines d'activité de l'esprit.

Ici la philosophie s'approche non seulement de la science mais aussi de la poésie et de la religion. Un chercheur « responsable » ou sincère c'est le philosophe, mais pas seulement lui. Le problème mis *seulement* au niveau du langage, est un problème dès le début voué à ne pas être résolu. Pour être authentique il faut réaliser que la philosophie ne peut pas s'éloigner d'art, ainsi qu'on ne peut pas faire abstraction de science ou comme on ne peut pas laisser de côté le domaine de la foi. En absolutisant une forme ou l'autre du discours, on risque de perdre l'une des voies grâce à laquelle l'esprit dans son développement peut comprendre l'existence. Paul Valéry a mis ce problème – la relation entre la philosophie et l'art, entre la philosophie et la science – comme étant une option consciente de l'homme. Cette option peut prendre même la forme d'un refus : pour ne pas se perdre dans la multitude des défis offerts à l'esprit, il faut choisir l'une de ses formes de manifestation, et ici l'art par rapport à la philosophie ne constitue pas une exception mais une tendance vers l'accomplissement<sup>4</sup>. D'entre les choses que délibérément ou instinctivement nous choisissons, d'entre les idées que

---

<sup>4</sup> Voir les trois « discours » dédiés à la vie et à la méthode de Léonard de Vinci, publiés en roumains à Editura Meridiane : Paul Valéry, *Introducere în metoda lui Leonardo da Vinci*, trad. Șerban Foarță, 1969.

nous fréquentons, nous optons pour celles qui appuient la vie dans sa tendance vers ordre et clarté et non celles qui la dissoudent. La mort est un solvant qui élimine les impuretés de la conscience trop libre pour agir à toute sorte de provocation. Elle est aussi un avertissement que dans la multitude infinie des tentations on doit se résumer à exister et exister signifie choisir. Choisir signifie qu'on ne peut pas être n'importe quoi et n'importe qui, qu'on doit refuser par l'art ou la pensée ce qui n'est pas clair la confusion signifiant la mort de l'esprit. La conscience du détachement de possible – qui peut être aussi un aspect du néant – équivaut à l'option pour un possible qui dure : refuser toujours les déséquilibres, opter pour les symétries en dépit ou contre la disharmonie. Au risque de n'être plus soi-même finalement et de se convertir dans l'œuvre. Le refus illimité se convertit dans les choix final : le discours, l'œuvre, la métaphore, le mot, l'idée. La conscience se confronte à la mort. C'est une contradiction et jusqu'à la fin, un refus. « Acte inépuisable indépendant de la qualité et de la quantité de choses qui apparaissent et grâce auxquelles *l'homme a achevé la vie de l'esprit*, il faut qu'après tout, il se résume au refus illimité d'être quelque chose, n'importe quoi »<sup>5</sup>.

Assurément que, pour les grands esprits de n'importe quel domaine, on se demande si le *refus* de cataloguer ou de pousser vers une synthèse unique les innombrables qualités (possibilités) de la connaissance ne sera pas ressenti par une imperfection de l'œuvre finale.

Ici c'est aussi l'enjeu mais aussi le point exposé au risque d'une œuvre : lequel des domaines d'investigation de la réalité puisse offrir plus de chances au créateur pour finir son œuvre.

Le plus souvent renoncer signifie convertir. Le langage est un moyen de renoncer. Le langage philosophique, scientifique, artistique codifie un certain type de discours. L'essentiel est d'employer le langage pour un certain mode de *représenter* le monde. « La peinture, pour Leonard, est un acte qui fait appel à toutes les connaissances et à presque toutes les techniques : géométrie, dynamique, géologie, physiologie [...] Il note avec une charmante précision les attitudes du corps, conformément à l'âge et au sexe, tout comme d'un autre côté, il analyse les gestes professionnels [...] Il a ainsi recréé un aspect ou une projection des êtres, sur la voie d'une analyse profonde de leurs propriétés de tout genre. »<sup>6</sup>

En laissant s'ouvrir en soi et pour soi ces possibilités, l'artiste les convertit – comme projection finale – dans l'œuvre. Une seule œuvre peut refléter, un univers spirituel. C'est ici qu'on retrouve l'attitude du génie comme aspiration, ici se rencontrent, par exemple, Léonard et Brâncuși.

L'œuvre créée reflète en quelque sorte la Création, et notre nature spirituelle se reflète dans sa vraie liberté. En peignant, « Léonard retrouve dans l'œuvre peinte tous les problèmes élevés pour l'esprit par le plan d'une synthèse de la nature et quelque chose encore en plus »<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 101.

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 146-147 (Leonardo și filosofii).

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 147.

Ces options sont valables aussi pour le philosophe, pour Cioran, par exemple ? Nous pouvons dire oui dans la mesure où il n'est pas *seulement* philosophe, tout comme Léonard de Vinci n'est pas seulement peintre, tout comme Brâncuși n'est pas seulement sculpteur. D'un côté, ils provoqueront la réalité pour s'ouvrir entièrement dans leur être, et cette explosion de possibilités peut tuer – pour celui qui n'est pas en état de « codifier » dans un langage universellement valable ses significations – on peut transfigurer la réalité même : dans une œuvre emblématique. De l'autre côté, te laisser, à l'aventure, visité par des « monstres », par les fantômes de la réalité et ne pas leur offrir l'occasion de se convertir en signes, de lier un dialogue qui réveille un signal dans un autre esprit, équivaut à nouveau à la mort, cette fois la mort spirituelle, plus torturante que celle organique, existentielle. La mort se trouve à l'ombre de la vie, pour lui offrir un équilibre et cet équilibre, pour l'homme, est celui des créations spirituelles. Chacun de nous peut le trouver, à sa manière unique d'être ou de répondre aux provocations par contemplation, par action, par création de toute sorte, peuvent sublimer ainsi la tentation du suicide par la tentation de créer dans le domaine artistique, scientifique ou dans tout autre domaine comme forme d'équilibre spirituel. En lisant l'œuvre de l'exilé de Rășinari, on voit partout, dans le scintillement de chaque verbe, cette paradoxale crispation contre la tentation de la Mort, du néant, et sa conversion dans des questions à sens. Au domaine de la vie, comme dans les contes roumains on peut rencontrer la Mort à tout carrefour de l'existence. On peut l'ignorer ou on peut l'interroger et si nous possédons le don de l'interrogation suprême, on peut ajourner ses intentions maléfiques en les convertissant dans des méditations sublimes.